

# La Ceinture

*Roman*

Nathalie Ours

*A « Catherine »*

*Mais la plaine est au vent.*  
Marguerite Anzieu

*«Permettez-moi cette simple mise en garde.  
Il serait dommage que vous ayez acquis ce qu'en tant qu'artisan  
je peux vous proposer de plus dévoué à vous servir  
pour ne pas en tirer tout le bénéfice que vous en attendez.  
Oui, je vous le dis : si vous voulez comprendre le motif profond de tout cela,  
je ne saurais trop vous recommander de rester dans l'abstinence la plus totale  
— j'entends, garder les mains, passez-moi l'expression,  
au-dessus de la ceinture,  
et renoncer à tout ce qui peut créer une satisfaction sexuelle,  
jusqu'à ce que peut-être quelque chose vous révèle le fin mot de l'histoire. »  
Monsieur Jean, page 33*

Le printemps revenait en force.

Confusément, tu sentais l'envie qui montait comme une sève ; elle ne te lâcherait pas, je le savais parce que, disons, j'ai foi en les choses de la vie.

Tu revenais fébrile des hautes herbes du champ d'à côté. Leur couleur rouge t'enthousiasmait (tu avais encore des enthousiasmes, le temps d'une promenade, qui palpitaient à la façon des ailes d'un volatile à l'agonie). En fait, elle provenait du désherbant que l'agriculteur avait aspergé à l'aide d'un épandeur à large envergure, mais tu ne le compris que plus tard, lorsque la parcelle fut complètement jaune. Entre-temps, l'odeur rousse du foin t'avait rappelé des souvenirs — tu t'étais fait bluffer, une fois de plus.

Aux abords du village tu croisais régulièrement mémé Glaize, une vieille habillée de noir comme une tarentule. « A cause de ma sciatique je ne vois plus les gens » disait-elle. Elle marchait le cou tordu vers le bitume. « Et si je ne vois pas les gens, je ne peux pas leur dire bonjour. » Elle filait bon train. « Et après, ils croient que je suis fière. » Mais pas une fois

qu'elle ne t'ait repérée, malgré ses plaintes chevrotantes ; elle se cramponnait à la route avec l'énergie des tétanisés, et on sentait qu'elle n'était pas prête à lâcher prise — ça te donnait, vaguement, à réfléchir.

Des insectes naissaient, des plantes en phagocytait d'autres, toi tu faisais ce que tu pouvais. *A l'impossible nul n'est tenu*. C'est bien vrai, pensais-tu à bout de course. Mais il t'arrivait aussi bien de penser le contraire, question de circonstances.

Bref, heure par heure, les jours s'alignaient.

Tu avais remarqué une grosseur à droite de ton abdomen. Quand tu prenais ton bain, le ventre ne flottait plus symétriquement à la surface de l'eau.

Tu avais consulté le *Larousse médical* : rien de probant ne s'en était dégagé. Tu avais décidé de ne pas voir un médecin puisque cela ne te faisait pas souffrir. Tu avançais vers la mort à ta façon — chacun la sienne.

Ta solitude était pleine et entière, vaste comme une steppe mongole aux énigmes glacées, effrayante comme un hiver sans fin.

(Mais qu'allais-je donc faire à ton côté ? Ces phrases lentes, ce lyrisme à la petite semaine, je m'embêtais déjà.)

De tout ceci se dégageait un besoin désespéré : était venu le temps de *verser quelques gouttes de ton essence dans le creuset du monde* (formulation que tu n'aurais pas reniée), histoire peut-être de ne rien regretter ou d'obéir à une pulsion

d'immortalité — c'est bien humain et l'engloutissement te talonnait. Mais : autant croire qu'on peut presser une pierre pour en sortir du jus.

C'est que tu commençais à être passablement usée ; pas autant que mémé Glaize, mais quand même (je tairai ta date de naissance par discrétion, et également parce qu'elle ne nous avancerait pas à grand-chose ; il suffit juste d'imaginer tes flétrissures aux endroits stratégiques, et tes beaux yeux las les regardant). Cette envie d'en quelque sorte renoncer une dernière fois au renoncement correspondait évidemment au retour d'âge — à l'évidence, question espérance, tu étais déjà bien mal en point.

« Verser quelques gouttes de ton essence dans le creuset du monde » : c'est le stylo en main que tu t'efforçais. Tu ne manifestais en ce choix aucune originalité puisqu'il paraît que dix pour cent de la population de ton pays s'adonnent à ce plaisir solitaire. Je tiens à souligner les mots « plaisir solitaire » qui, dans ton cas, sont tout à la fois tellement exacts et tellement faux.

Plaisir, tu étais loin d'en ressentir les effets lorsque tu t'escrimais sur ton papier. Les phrases y tombaient, inutiles et sans vie. Phrases d'immortalité mortes avant toi ! La souffrance et l'impuissance, mille fois !

(Ah ah ! A chacun sa croix !)

Mais... « plaisir solitaire » ...

Inévitablement, tu t'imaginais un lecteur. Tu avais la faiblesse de le voir attentif, prédisposé et nu à ta pensée, parfait époux de ton âme. Je peux moi te l'affirmer, bien que cette vérité te semblera en complète contradiction avec le désabus

qui gangrenait tes heures à petit feu : c'est pour ça — ce partage, cette cohabitation fictive, cette simulation de frisson amoureux — que tu prenais la plume.

(*La plume* : en plus, tu es de celles qui ont besoin du contact bien raide du stylo au creux de leur pouce, ce qui, en soit, est déjà si tragiquement révélateur.)

Au bout de la dixième phrase tu n'y tenais plus : ton tripatouillage commencé en métaphysique se terminait dans des moiteurs de touche-pipi. La communication supposée de ton élan vital (pourtant faible, à l'épuisement d'asthmatique) suffisait à te donner un peu de regain — suffisamment pour te faire quitter la table et te pousser jusqu'à ton lit (il se trouve que ta chambre n'est pas loin du bureau). Devrais-je le dire ? Sans attendre, tu t'y répandais, couvertures sur la tête et cul offert à personne.

Tu te masturbais.

(Oui, la formulation est un peu brutale, la vision indiscreète, le verbe laid. Mais je me dois de relater les faits.)

Malheureuse femme à la solitude confite, aux espoirs vaincus, à qui une illusion de mots cherchait à donner une illusion de joie ! Désolation de voir ton agitation mécanique, ton majeur passant et repassant qui t'amenait péniblement au déclenchement organique de quelques muscles intimes, consternation devant la crispation de tes grosses fesses tremblantes au tempo de ton réveil électronique qui ne tic-taquait même pas dans le silence.

Tu te masturbais...

bêtement...

par désœuvrement, par mollesse...

pour exister encore un peu...

Tu te masturbais — ô combien maigre était ton fantasme, combien maigre était ta jouissance, et tu n'en sortais pas plus avancée.

(Parfois tu t'escrimais de longs moments, démarrant avec peine sur quelques images techniques, puis perdant le fil de ta pensée, t'égarant dans des errements n'ayant plus rien d'érotiques, ta petite gymnastique sexuelle s'essoufflant dans des efforts qui avaient perdu jusqu'à leur fondement — car, jamais, tu ne voulais lâcher prise.)

Tu te masturbais : dès les premières affres que tous ceux qui se risquent un tantinet sur les voies de la création connaissent, et qui font justement se sentir un peu vivant, tu avais besoin de vérifier. Quoi ? Que tu étais encore capable de fonctionner à l'unisson du monde (permets-moi pour la faire brève de résumer « jouir » en ces termes).

Tu te masturbais ! Sans grande envie donc. Et tu culpabilisais, en regard de l'essentiel s'entend (ce qui, pensais-tu, finalement, seul compte), à savoir que tu perdais ton temps par rapport au grand dessein qui aurait donné sens à ta vie. Car, sitôt terminée ta piètre félicité, plus question de produire quoi que ce soit : il fallait recharger les accus. Tu sortais de ta chambre frustrée et dépitée, frustrée et mécontente, frustrée et abattue, vide de sens, vide de désir, vide de tout. Mésestime et dépression enflaient comme un abcès.

Tu traversais de dangereux moments d'alanguissement où la mort rôdait explicitement ; dans chaque reflet tu voyais ton cadavre. Bien fait disais-tu dans un souci de mortification qui ne te servait à rien.

Je résume donc ta situation :

Tu glissais lentement mais sûrement vers la fin qui guette toute chose.

Ta façon de te retenir un peu consistait en une ébauche de communication (« écrire » signifiait te raccrocher aux broussailles de la pente).

A chaque fois que tu commençais une page, tu ne pouvais l'achever (d'ailleurs, qu'avais-tu à dire qui ne soit ce vertige ?)

Cela ne t'en faisait dévaler que plus vite.

Je me risquerai à ce raccourci de mauvais goût, compte tenu des circonstances : *c'était un cercle vicieux.*

(J'ai l'air de me moquer... mais tu m'agaces, tu forces ma pitié et tu m'ennuies ; tu es plongée dans ton histoire comme une truite qui s'épuise à remonter le courant et qui sursaute stupidement pour happer l'air ; tu te laisses balloter et tu erres, ta vie n'a aucun fil conducteur, ta solitude m'effraie, tes plis me dégoûtent ; je te regarde et tu me pétrifies d'horreur ; je sens que je vais me transformer en statue de sel si je me retourne sur le désastre de ta vie — pleurs emprisonnés sous la croûte blanche à même leur source et cœur aussi dur qu'un diamant.)

Je viens de te le dire, ta solitude m'effraie. C'est que tu vis immensément seule, depuis plusieurs années déjà : tes enfants ont grandi, ton mari est parti, ou peut-être est-ce toi qui es restée. Tu as gardé la maison. Elle est moderne, confortable et carrée. Tout le côté sud donne sur la terrasse. Avant, il y avait des vélos sans selle qui traînaient des années durant dans le jardin. Maintenant, tu entretiens des pots de géraniums.

Ta vie est un désert. Tu as raison de faire ces tentatives désolées, il est vraiment nécessaire que tu réagisses, tes sauts de truite épuisée doivent trouver leur objet. Occupe-toi, crée

quelque chose, n'importe quoi, mais qui te comble un peu ! (as-tu songé à la broderie ?) Tu n'as rien à perdre — fais un effort, tu en es capable, aucun humain ne peut rester dans ce vide absolu, ce rythme vain de mollusque béant au gré du ressac. L'océan est mortel, et, nul ne l'ignore, la mort n'est pas drôle.

Tu ne m'écoutes pas (tu ne m'entends pas).

Mais la solution t'a été livrée par le Destin — j'aime le destin — ce matin de mai, sur le parking de la gare de la préfecture du département voisin.

(Qu'allais-tu faire là ? Toi si seule, te préparais-tu à accueillir quand même une connaissance ? Prenais-tu un billet pour un incertain voyage ? Te rendais-tu dans cette grande ville pour accomplir quelque formalité ? Aurais-tu été jusqu'à vouloir faire du shopping ? ça m'étonnerait bien, à voir le peu de soin que tu prends à tes tenues. Peut-être as-tu voulu simplement t'oublier le temps de quelques heures dans cette foire commerciale tapageuse qui animait la ville à l'occasion de l'inauguration d'un tronçon du nouveau TGV ?)

Toujours est-il que je te vois, là, garant ta voiture à côté des conteneurs d'ordures ménagères. Tu sors, affairée, des cartons de ton coffre : ce sont des ramettes de papier que tu as gribouillées depuis des mois, un commencement de page après l'autre — tous les derniers tiers sont blancs. Tu as l'intention de les jeter.

Devant toi, une jeune femme brune force l'ouverture du réceptacle réservé aux journaux, qui a tout l'air d'être plein jusqu'à la garde. Elle introduit avec peine ce qui semble être un magazine, puis glisse encore un objet par-dessus. Tu la regardes et elle détourne les yeux, visiblement gênée. Elle s'éloigne

et tu t'approches. Tu extirpes ce qu'elle vient de jeter. C'est effectivement un magazine, ou plus exactement une revue, une revue pornographique. La couverture ne laisse aucun doute : on y voit une femme harnachée d'une combinaison en cuir noir brillant, tenue en laisse par quelqu'un qui sort du champ, et à quatre pattes. Son faciès grimace trop.

L'objet que la femme brune a bloqué sur le dessus de la revue est un test de grossesse. Un test de grossesse ! Tu l'identifies immédiatement, et le rejettes d'un air dégoûté dans la poubelle voisine en soulevant le couvercle jaune. Tu as l'impression d'avoir reniflé une odeur intime.

Tu t'occupes de tes propres détritrus.

Tu as gardé la revue, que tu ranges sous le tapis de sol, avant de refermer ta portière et de te plonger dans la ville.